

Pascal Leray

BOURREAU DE MERZIN

L'imagi
n
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN: 978-2-35554-174-2
EAN: 9782355541742

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2011

Copyrights:

© 2011 Le chasseur abstrait éditeur

Pascal Leray

BOURREAU DE MERZIN

L'*im*ⁿ*agi*
b
l
e

Le chasseur abstrait éditeur

Bourreau de Merzin

Récit

2007-2011

La magie n'existe pas. Enfin, on ne sait pas mais elle semble mal fonctionner pour certains. Si elle avait été efficace, Edmond n'aurait jamais fait de prison. Mais du jour au lendemain, il s'est retrouvé enfermé à cause d'un plan mal fagoté.

Tout semblait impeccablement rodé pourtant. Les calculs étaient sûrs, le magot à portée de la main. Mais il faut toujours que les gens se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Ils ont été dénoncés, ce n'est pas possible autrement. Toujours est-il qu'Edmond et ses complices ont vu la police arriver. Ils sont restés comme des idiots et la police les a « cueillis » sans difficulté. Ils n'étaient même pas armés.

Edmond a commencé à ruminer dans sa geôle. Il lui était difficile de se concentrer à cause de la promiscuité. Ils étaient six dans cette piaule de douze mètres carrés. Tous des phénomènes, qui plus est : un fou furieux, Argo, qui tabassait sans raison l'un ou l'autre de ses codétenus. Un autre, Philbert, restait des heures à balbutier des explications inaudibles ou incompréhensibles, même quand il parvenait à formuler des phrases complètes. Le troisième, qui se faisait appeler Chien, hurlait régulièrement la nuit. On en avait alors pour des heures, jusqu'au matin. Mais en journée, il était calme, posé.

Le plus discret de tous était Maurice, un petit homme de quatre-vingt treize ans. Il avait passé trente-cinq ans en prison. Quand on lui demandait pourquoi, il disait avoir oublié. Il se souvenait simplement qu'il avait toujours clamé son innocence. Mais aujourd'hui, elle ne lui servait plus à rien, son innocence. Qu'aurait-il fait dehors ?

D'autres numéros se sont relayés dans la cellule : un Anglais, Sim ou Sam selon les jours, visiblement schizophrène, a succédé à l'Ancre, un gros bonhomme tatoué d'une ancre énorme sur la poitrine. Celui-là était un tueur impulsif. Ses codétenus ont tous craint pour leur vie, même Argo qui ne s'est jamais attaqué à l'Ancre.

C'est un gardien qui a fini par faire les frais des impulsions de l'Ancre. Edmond et ses camarades n'ont

pu que regarder le gardien se faire écrabouiller la poitrine, puis la tête, que l'Ancre a tenu à faire exploser au sol pour ses compagnons. Après cela, on ne l'a plus revu. Mais on a mieux apprécié Argo, dont les bastonnades n'étaient à côté des sévices de l'Ancre que d'inoffensifs enfantillages.

Sim ou Sam n'est pas resté longtemps, lui non plus. Il était drôle, à cause de ses deux personnalités qui se matérialisaient en deux noms distincts. On avait deux existences séparées en un seul être, chez lui. Sim était un grand joueur de poker, un homme habitué aux atmosphères liquoreuses et opaques des tripots. Il avait un rictus inquiétant quand il gagnait. Sam était un pasteur bouleversé par des visions obstinément obscènes, qu'il pourchassait à travers les douze mètres carrés de la geôle. C'est Sam qui avait fauté, pas Sim. Sim n'était pas au courant des activités de Sam. Il a été très contrarié de perdre ses partenaires habituels. On a fini par transférer Sam et Sim en hôpital psychiatrique.

Il y a eu d'autres détenus de passage, ainsi. Mais Argo, Philbert, Chien et Maurice étaient là quand Edmond est arrivé. La plupart ne caressaient même pas l'espoir d'être libéré un jour. Cette résignation accablait Edmond, qui n'a jamais perdu l'espoir de sortir de là cependant.

Edmond s'est dit qu'il lui fallait tirer parti de sa situation. Ayant quelque prétention à la littérature, il se

convainquait que l'expérience de la prison auréolerait sa gloire littéraire. « Il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur », se disait-il. Il pensait à Jean Genet, au marquis de Sade ou encore à Théophile de Viaux, parmi tant d'autres ! Il se réjouissait parfois de son destin mais l'impatience le minait. Il ne voyait pas arriver le jour de sa libération.

Un certain nombre de choses l'en empêchent. Le jugement qui l'a envoyé ici s'est terminé avec un cri. « En prison ! », avait hurlé le président de la cour. Le public avait applaudi. L'avocat avait fourni des estimations à Edmond avant qu'on l'envoie à sa geôle mais de toutes façons, on ne pouvait pas savoir quel jour on était dans cette prison.

Edmond s'interrogeait sur la façon dont il s'y prendrait pour rencontrer la célébrité. Quel ouvrage fameux il produirait au monde, comme la preuve d'en être le représentant idoine. Chacun se reconnaîtrait en lui grâce au livre-clé qu'il fournirait. L'accomplissement pratique de son ambition était moins bien définie que le projet d'ensemble. Mais l'expérience de la prison, d'une façon ou d'une autre, serait pour lui un tremplin vers la gloire.

J'ai été un cambrioleur. Ce titre semblait dérisoire à Edmond qui voyait plutôt l'expérience de la prison comme une sorte de halo qui envelopperait ses textes d'un mystère épais et inquiétant. Il ne prévoyait pas de relater l'expérience concrète qu'il faisait au

jour le jour et qui lui pesait toujours davantage. On reconnaîtrait plutôt la trace de l'épreuve au détour d'une phrase, dans l'écho d'un titre.

Dans les interviews qu'il s'accordait à lui-même, la prison tenait une grande place, ce qui se conçoit aisément puisqu'il ne connaissait plus du monde que sa dimension carcérale depuis un temps indéfini. Fumant du shit dans du gros tabac mal roulé, Edmond restait étendu sur sa couche à rêvasser. Il était installé au-dessous d'Argo, qui fulminait on ne savait après quoi ou quoi. En-dessous, c'était le vieux Maurice, muet comme une tombe mais dont la respiration était si régulière qu'elle avait une allure de battement d'horloge.

Il s'imaginait sur un plateau de télévision, répondant de façon nonchalante aux questions d'une présentatrice très sensuelle. Parfois, dans ses rêves, il allait jusqu'à surprendre la journaliste en la renversant pour la posséder publiquement. Il lui retirait brutalement sa petite robe rouge trop légère et extirpait son membre tout gonflé d'excitation hors du pantalon, s'immisçant d'un coup au fond du con de la jeune femme sous le regard de millions de téléspectateurs. L'isolement favorise ce genre de dérives mentales.

La gloire était pour lui un rêve orgiaque. Il ne s'inquiétait pas de n'avoir jamais entrepris d'écrire. Cette carence lui semblait bénigne car ses vues, pensait-il, se matérialiseraient d'un bloc dans des œuvres dont

l'économie serait, d'instinct, balancée au plus juste. Il lui paraissait plus important de réfléchir aux plateaux de télévision.

Sans doute ce rêve a-t-il eu des conséquences positives pour Edmond qui s'ennuyait ferme, à dire vrai. On ne sait pas, quand on n'a pas connu l'isolement, ce qu'est l'ennui. Il faut être contraint par une puissance extérieure à subsister sans possibilité d'envisager le moindre projet pour avoir une idée de l'anéantissement personnel qu'une telle expérience représente. Nous qui nous refusons avec obstination à rester seuls avec nous-mêmes, comment imaginons-nous une peine si redoutable ?

Autour d'Edmond, pourtant, chacun gérait son absence d'avenir avec un calme admirable, même Argo ! Chacun de ces gars, malgré une intelligence parfois rudimentaire ou des déchirements personnels terribles, avait élaboré pour lui-même une philosophie sans doute bancale mais qui était surtout destinée à rendre admissible l'éprouvante répétition des temps journaliers.

Edmond comme les autres avait fini par prendre en grippe la succession rituelle des repas et des promenades, ponctuée de phases d'activités de réinsertion qui le déprimaient particulièrement. Il avait voulu intégrer la bibliothèque mais quand on lui avait demandé ce qu'il lisait, il avait juste répondu qu'il allait écrire un livre d'enfer. On ne l'a pas retenu et, peu de

temps après, il a dû intégrer un atelier de poterie « de réinsertion ».

Il malaxait de la glaise deux à trois heures par jour. Il faisait chauffer des cendriers, des vases, parfois des silhouettes, surtout des silhouettes féminines. Mais cette activité l'horripilait plus qu'autre chose. Il n'en voyait pas le bout. Les formateurs donnaient des instructions répétitives et faisaient faire aux prisonniers des tâches fastidieuses, en sorte que l'inscription était devenue obligatoire sans quoi personne ne se serait inscrit.

Les repas aussi étaient pénibles à leur façon. La bouillie qu'on servait ne différait d'un jour à l'autre que par la teinte, qui pouvait tirer au vert pâle ou tendre vers un rouge sanguin. Une fois par semaine, le dimanche, les prisonniers avaient droit à un petit morceau de viande très cuit, presque élastique. On rigolait autour de la table en se demandant de quel animal pouvait provenir cette viande mais très rapidement, on ne rigolait plus que par habitude.

Le bruit des mâchoires à l'heure du repas était terrifiant. Certains gardiens se bouchaient les oreilles ou chantaient très fort, sans parvenir à couvrir les bruits de mâchoires pour autant. Edmond parfois s'arrêtait de manger pour contempler la machinerie extraordinairement cadencée des déglutitions de tous les prisonniers, qui entamaient et finissaient leur soupe pratiquement au même moment.

La promenade était la seule activité qui pouvait procurer du plaisir à Edmond. L'air du dehors lui ravivait la peau (on desséchait entre les quatre murs de la prison) et lui donnait le sentiment d'être en contact avec l'immensité du monde. Il n'oubliait jamais sa condition mais du moins l'extérieur avait une consistance, quand on était dans la cour. Alors que dans l'enceinte de la prison, un monde forclos semblait envelopper tout l'être sans lui laisser la moindre possibilité d'issue.

Certes, Edmond ne faisait que tourner en rond. Mais il retrouvait un contact perdu avec l'espace naturel. Il pouvait sans contrainte penser à sa gloire future sous l'influence de l'air. Dans la prison, le temps se délitait. Mais Edmond s'accrochait à son dessein.

Les jours se suivaient comme les maillons épais d'une grosse chaîne métallique. On les vivait à demi. Parfois, on les traversait comme des séquences de rêve qui se suivent sans lien, sans ordre. Certains jours, les prisonniers hurlaient de concert. Ils s'accrochaient aux grilles des portes et s'égosillaient sans fin. Cela pouvait durer des jours, jusqu'à ce que les gardiens fassent un exemple. Ils en choisissaient un au hasard et le passaient à tabac dans le grand hall de la prison. Les coups résonnaient dans toute la prison et les hurlements se calmaient. On n'entendait bientôt plus que les cris de l'homme qu'on battait.

Edmond ne participait pas à cette vocifération, il restait éberlué à considérer de telles scènes en spectateur. Il voyait les visages de ses compagnons d'infortune se déformer. Comme de cire, les visages semblaient fondre à mesure que les cris s'amplifiaient. Edmond regardait leurs joues, leurs yeux qui s'écoulaient. Les visages s'étiraient, les nez s'affaissaient sur les visages. À tout moment, il craignait de voir le visage de l'un des gars se décomposer tout à fait et le crâne rouler au sol. Il retournait à sa couche, cherchant à s'occuper l'esprit. Le scénario était toujours le même. Des hurlements sans fin qui interrompaient tous les rituels habituels (petit déjeuner, promenade, déjeuner...) jusqu'à ce que le silence soit retombé. Et puis les coups, les cris d'un gars qu'on frappe et le silence qui retombe. Un petit peu de temps après, on annonçait l'heure de la promenade ou du repas. La vie reprenait son cours.

À l'intérieur de la geôle, c'était pareil. Argo faisait une crise, tabassait l'un ou l'autre de ses codétenus et se calmait. Au début, Edmond et les autres le haïssaient. Après le passage de l'Ancre, on a fait peu de cas des coups bénins que pouvait diffuser Argo pendant ses crises. Le temps qui s'écoulait n'a jamais été marqué, au final, que par la succession des nouveaux venus, qui ne restaient jamais longtemps. Quand ils se parlaient, les cinq détenus permanents de la cellule se repéraient dans le temps en rappelant la présence de l'un ou l'autre de ces compagnons de passage.

Le temps ne passait pas. Edmond avait fini par se trouver une occupation : il lisait les journaux. Tous les journaux qui lui passaient dans les mains, il les dévorait. Mais les journaux lui arrivaient dans le désordre. Un jour d'été, il recevait des magazines de l'hiver précédent. En décembre, on lui apportait un journal datant du mois de mai, etc. Cela compliquait sa compréhension des événements, quand ils n'étaient pas ponctuels, l'obligeant parfois à une gymnastique mentale assez rigoureuse.

Dans le monde tel que le décryptait Edmond Mauvais, les morts revenaient à la vie du jour au lendemain et redisparaissaient peu après, les présidents et les rois du monde semblaient tourner en une valse fantasque, les conflits régionaux semblaient enlisés dans des guerres de positions inextricables ! Tout cela tournait la tête à Edmond qui se reposait avec les pages de faits divers.

La litanie des violences quotidiennes, des drames bizarres qui laissent le lecteur sur un sentiment de malaise, des accidents malencontreux et des suicides, leur transcription laconique dans le phrasé si particulier au journalisme, tout cela lui donnait des repères stables dans ce monde forclos mais fuyant, d'où semblait banni tout indice de progression temporelle.

Edmond s'est intéressé en particulier à une histoire qui revenait de temps à autre. Ce n'était que des

brèves. On y comprenait rarement quelque chose. Le nom de Merzin a fini par lui revenir en tête à des moments, comme un signal obsédant qui le met en alerte, à différents moments de la journée. Il oubliait ensuite l'écho entêtant mais tout à coup, en tournant les pages d'un quotidien défraîchi, il tombait sur une brève qui lui remettait en tête une histoire insensée, peu convaincante.

Edmond ne comprenait pas bien ce qu'il y avait à rechercher de particulier chez ce Merzin qui, de toute évidence, avait pété les plombs ! Certains journaux évoquaient un collègue, sans préciser son rôle. Ils se seraient vus à l'occasion du nouvel an. Mais il ne l'a pas tué, ce collègue, le Merzin ! Pourquoi insister sur l'existence d'un individu dont la responsabilité sur une perte de repères malheureuse est sujette à caution.

Mais selon certaines sources, la chose n'est pas douteuse et le collègue serait à l'origine de tous ces troubles. « Il ne l'a pas violé, quand même ! », ricanait Edmond en se demandant où était désormais Merzin. Le collègue, pour lui, n'avait pas de consistance. Il ne lui aurait pas semblé invraisemblable qu'il se soit purement et simplement évanoui après son forfait (si forfait il y a eu). Merzin, par contre, le hantait. L'histoire qui avait été relayée de journal en journal restait pleine de creux, qui intriguaient Edmond.

Il s'interrogeait par exemple sur les enfants de Merzin. Pour certains journaux, on avait retrouvé le fils mort. Une overdose l'avait emporté peu après le nouvel an, par une sinistre coïncidence (à moins qu'on ne découvre encore la main invisible du collègue derrière la mort du fils Merzin). Pour d'autres, une rocambolesque histoire d'enlèvement serait à l'origine de tout le drame. On parlait alors de la fille Merzin, sans préciser son prénom, en expliquant qu'elle aurait été intégrée à un réseau de prostitution.

Le fils Merzin est-il en vie ? Et qu'en est-il de la fille ? Est-ce que cette progéniture existe réellement, d'ailleurs ? Toutes ces questions crépitaient dans la tête d'Edmond qui commençait à imaginer qu'il pourrait tirer un parti quelconque de cette histoire. Il se voyait repartir sur la trace de la famille Merzin, élaborer une grande fresque familiale, dénouer un écheveau de drames sentimentaux et peut-être financiers. Il se voyait expliquer tout cela à une journaliste qui se serrerait contre lui, le léchant de la joue à la gorge tout en lui demandant les détails érotiques de l'histoire !

Il s'enfoncerait au cœur de la sexualité des Merzin. Peut-être ont-ils réalisé des films de leurs ébats ? Edmond sentait qu'il avait, avec cette affaire misérable, de la matière pour de nombreux volumes qu'il aurait juste à transvaser de la réalité à l'œuvre. Il lui fallait certes sortir pour envisager concrètement les cho-

ses mais dès qu'il a pris conscience de l'importance qu'avait pour lui l'imbroglie de la famille Merzin, Edmond a commencé à travailler au plan d'ensemble de son entreprise.

Il lisait et relisait, apprenant les articles par cœur car on ne lui permettait pas de garder les journaux qui circulaient dans la prison de façon aléatoire. Il finissait par connaître toutes les bribes d'informations qui concernaient le cas de Merzin. La nuit, pendant que Chien hurlait, Edmond compulsait mentalement le dossier de presse qu'il avait fini par se constituer de mémoire. Mais rien ne collait. Et pour gêner Edmond dans sa réflexion, il n'y avait pas que les cris de Chien ou même les coups de sang d'Argo, qui avaient repris de plus belle. Chacun des prisonniers éprouvait dans son corps un assèchement progressif mais inéluctable qui d'ailleurs, les amaigrissait ostensiblement. La pierre les absorbait. Ils en étaient convaincus et avaient des raisonnements assez fatalistes à ce sujet : la pierre de la prison absorbait toute l'humidité de la pièce, y compris la leur propre. Et ils se voyaient dessécher à travers leurs compagnons de cellule, tout en espérant être moins marqués que le voisin.

L'avocat a fini par revenir voir Edmond pour lui expliquer : « Vous allez bientôt sortir, vous voyez ? » Mais Edmond ne voyait rien du tout ! L'avocat restait dans le flou, répétant : « Ce n'est plus qu'une question de jours, voyez ? » Cela dit, les visites que lui

avait rendues son avocat ont redonné de l'espoir à Edmond. Il a entrepris d'affiner ses plans en vue de mettre la main sur l'histoire des Merzin et il a expliqué son plan à ses camarades.

Quand il a commencé à parler, Argo s'est énervé et lui a mis une claque. « Je t'interdis, connard ! » Philbert a prononcé deux mots. Argo lui a envoyé un coup de poing assez puissant qui l'a fait tomber et Edmond a continué à discuter avec Maurice et Chien pendant que le pauvre Philbert recevait une pluie de coups de pied. Les autres l'écoutaient. Argo a fini par se calmer mais il ne comprenait pas à quoi rimait cette histoire. « Moi non plus ! expliquait vivement Edmond, justement ! Je veux savoir. »

Pour Argo, les choses étaient simples. Quand on cherche l'embrouille, on ne doit pas se plaindre ensuite. Et cette histoire de Merzingue, ça n'avait pas l'air net, il ne voyait pas ce qu'il y avait à y gagner. « On peut faire le pavillon », disait-il, dubitatif. « Ah non ! J'ai donné ! », répondait Edmond à cran. Philbert sanglotait dans un coin. Il n'aurait pas eu d'avis de toutes façons.

Les autres se grattaient la tête. Ils voyaient bien qu'Edmond avait quelque chose en tête mais il ne leur expliquait rien de son plan. Il ressassait les différentes versions de l'histoire de ce cadre retrouvé un matin à déambuler dans les rues de son quartier, l'esprit sévèrement dérangé. Les autres repre-

naient l'histoire, la complétaient. Les yeux d'Edmond brillèrent en écoutant ses camarades développer de nouvelles hypothèses sur la réalité du drame. Mais il gardait secret son plan, ce qui énervait Argo.

Le forcené s'apprêtait à cogner Edmond quand des gardiens sont arrivés, accompagnés de l'avocat d'Edmond qui lui a expliqué : « Je vous l'avais bien dit, vous voyez ? Vous comprenez ? » Edmond ne comprenait rien. Mais on l'a emmené à l'extérieur et il a traversé des kilomètres de couloir avant de se retrouver dans un hall d'aspect lugubre où on lui a rendu ses affaires. On lui a montré la sortie après lui avoir donné un document attestant qu'il était un homme libre.

La ville semblait s'endormir. Edmond a marché d'abord timidement sur le sol qui lui paraissait immense. Il a pris une chambre d'hôtel et il a réfléchi à son plan sur un lit moelleux et douillet, dans une chambre fraîche où il n'entendait ni les cris, ni les coups, ni les sons inquiétants qui traversent la nuit d'un taulard.

[...]

du même auteur :

- **Portrait de la série en jeune mot**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Émilie Guermynthe**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Réflexe, 1 - Cahiers d'études sérielles**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **L'intérieur extérieur - Nouvelles de la réalité**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Avec l'arc noir**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2008
- **Réflexe, 2 - Sériettes oubliées**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2009
- **Le sens des réalités**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *L'imaginable* - 2009
- **L'odeur des néons**
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns* - 2010

- **Une sériographie - Portable de Pascal Leray**
Le chasseur abstrait éditeur - Cahier de la RaI,m n°11 - 2008
- **Ceci n'est pas une série - dirigé par Pascal Leray**
Le chasseur abstrait éditeur - Cahier de la RaI,m n°9 - 2008

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères
France

info@lechasseurabstrait.com

imprimé en France par:
Le chasseur abstrait
achevé d'imprimer avril 2011

ISBN : 978-2-35554-174-2
EAN : 9782355541742

ISSN collection *L'imaginable*: 2102-1805

Dépôt Légal: avril 2011



Remarquable par sa cohérence narrative, sa claire écriture et son humour décapant, ce récit nous plonge dans l'univers de Merzin, maître du chaos et l'hygiène mentale.

Une séquelle du **Sens des réalités** (*publié en 2009, même collection, même éditeur*)..

Prix: 16 €



www.lechasseurabstrait.com